

lée, puis s'étouffe dans les terres meubles des sépultures qu'il enjambe pour raccourcir sa route. Ils sont seuls, bien seuls maintenant, la mère et les orphelins. Alors Mme Marvelin retrouve encore la force de réciter à haute voix, pour le repos de l'âme de son époux bien-aimé : *Notre Père, qui êtes aux cieux.*

Puis, regardant avec tristesse la croix de bois à peine dégrossie, plantée sur la tombe, elle murmure : " Mes enfants, nous prierons chaque jour pour votre bon père, et nous mettrons une plus belle croix sur sa tombe, en souvenir de notre amour pour lui ! "

Le petit Fernand pleurait et priait à côté de sa mère. Il promettait une seconde fois à son père d'être désormais un enfant sage et bien appliqué à l'école.

* * *

Le vieux maître d'école fut, de ce jour, surpris de l'assiduité et de l'application de Fernand. Il ne crut guère pourtant à la conversion complète du plus vagabond de ses élèves. La secousse de la catastrophe qui avait frappé les Marvelin lui expliqua la sagesse du premier jour ; mais le printemps venait, et il était convaincu que les premiers nids auraient vite fait de reconquérir l'enfant à sa chère école buissonnière ; il n'en fut rien ; de plus, Fernand travaillait ferme et regagnait le temps perdu ; bientôt il fut des premiers de sa classe. Le magister s'en ressentit tout heureux, car il s'intéressait à la veuve et jusqu'alors la plaignait d'avoir pour fils un pareil garnement.

Le jour de la distribution des prix, Fernand demanda à sa mère de l'accompagner à l'école. Elle s'y refusa d'abord, ne voulant pas traîner son deuil en public ; mais son fils mit tant d'insistance dans sa prière qu'elle finit par lui céder.

— A quoi bon pourtant ? se dit-elle, le petit n'aura rien ; il a perdu la bonne moitié de l'an.

Et elle alla se ranger dans l'angle le plus reculé de la cour où se faisait la cérémonie.

Qu'a-t-elle entendu ? c'est bien le nom de son enfant, c'est bien Fernand Marvelin que l'instituteur appelle ; oui, le voilà sur l'estrade, M. le maire l'embrasse et lui pose sur la tête la couronne de feuilles vertes, et on appelle, on appelle encore son petit Fernand ; il est là devant elle, lui présentant ses palmes et son front. La mère Marvelin pleure—ces larmes consolent les autres,—et pour la première fois depuis longtemps, une flamme de joie et de vie passe dans ses yeux. La cour de l'école se vide bientôt, aux derniers chants de l'orphéon communal ; la veuve s'éloigne appuyée sur le fils dont elle est fière. Mais quoi ? quand elle veut prendre le chemin de la maison, son Fernand la retient et l'entraîne. Où donc veut-il la conduire ?